

SERGE CLERC

LES
MAILLONS
LIBRES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

ABILLARD Marie The	CORNIER Sarah
ARNAULT Thérèse	COUTANT Madeleine
BERTHOLOM Viviane	DE L'ESPINAY Marc
BOUDROT Emilie	DELVALEZ Monique
BOUTOLEAU Claudine	DEMONT Gwenaël et Marie- Hélène
BRIANCHON Sophie	GRAVAUD Hervé
BROSSEAU Maude	GUILLAUME Claudine
BROSSEAU Philippe et Michèle	HERVOUET Brigitte
CAURIT Richard	NEGGAOUI Béatrice
CERBELLE Hélène	ROUDIL Hugo
CHATELIER Marie-Annie	THORIN Annie
CLEMENT Christophe	TUROLO Anne
COLIN Juliette	VALLENS Catherine

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042531621

Dépôt légal : juin 2026

*Je suis le caillou d'or et de feu que Dieu jette,
Comme une fronde, au front noir de la nuit.
Je suis ce qui renaît quand un monde est détruit
Ô nations ! Je suis la poésie ardente.
V. Hugo, Les Châtiments*

*Le monde de la réalité a ses limites
Le monde de l'imagination est sans frontières.
J.J. Rousseau*

La chaîne s'est rompue voilà bien des siècles. Les hommes ont brûlé la terre. La nature reprend ses droits. Des forêts, des rivières, des animaux revivent comme aux derniers jours d'avant. Au milieu de ce nouvel Eden, des hommes. Ils ont appris à respecter la nature, l'harmonie des saisons et la liberté. Atomisée par la folie du passé, la Terre a laissé des ruines calcinées et des trésors des anciennes cultures. Des livres, des parchemins, des œuvres d'art, mais aussi des objets et du matériel rouillé. Le trésor de cette genèse. Dans leurs cités, dans les villages, la vie est bien organisée. La paix règne. Pourtant, depuis quelques saisons, des ombres passent au milieu de leur forêt lors de nuits sans lune. Leurs traces remontent vers la montagne et se perdent bien au-delà des limites connues. Le Messager de la cité doit partir suivre ces empreintes, patauger dans les ornières des chariots et aller vers l'inconnu. Que va-t-il découvrir ? Qui sont ces ombres ? Marche-t-il vers le bien ou vers un nouveau danger ?...

*À ma femme, première lectrice, correctrice
et critique que j'aime.*

*À nos enfants et petits enfants qui me
prendront pour un rêveur et que j'adore.*

– L’oreille –

Ancêtre de la forêt, mes plus hautes branches portent leur regard au plus loin vers l’horizon. De ma cime, je vois les montagnes, les champs, les villages et les peuples qui y vivent.

Mes racines se mêlent à celles des ormes, des hêtres et des pins. Elles sont si vieilles et si longues qu’elles rejoignent la rivière à l’orée de la forêt et y rencontrent des saules penchés et des roseaux bruissant au moindre souffle de vent.

Les oiseaux chanteurs ou moqueurs viennent se nicher dans ma chevelure aux feuilles larges et dentelées. Un nid de pie coincé dans une fourche se balance paresseusement au gré du vent. Des cerfs ou des sangliers viennent se frotter à mon tronc rugueux.

Des taupes et des lapins grattent entre mes orteils à la recherche de quelque nourriture. Des écureuils viennent y faire provision de mes fruits d’automne et vont les enfouir sous les haies de genêts ou sous des souches pourrissantes. Sous ma frondaison, lorsque le soleil y est au plus haut et au plus chaud, des hommes du village, de l’autre côté du pont, s’allongent et rêvent parfois de longs moments.

Depuis quelques lunes, ma quiétude est troublée la nuit par le passage silencieux, en de longues colonnes, de cavaliers et de chariots chargés de gens et de gros ballots entassés les uns sur les autres. Des hommes, des femmes et des enfants suivent ces convois à pas lents. Ils avancent, tout de noir vêtus, aussi sombres qu’une nuit sans lune, soulevant la poussière du chemin, et pénètrent au cœur de la forêt, le dos voûté, pliant sous de lourdes charges. De discrets coups de fouet claquent parfois près des marcheurs. Genoux à terre pour les plus épuisés, le souffle court, ils se relèvent et

reprennent leur errance à la suite de la file. Derrière eux, des cavaliers effacent les traces de leur passage.

Les chouettes et chauves-souris s'envolent à les entendre et vont se nicher plus loin à l'abri des buissons ou des clairières plus calmes, à l'abri des regards.

Des chiens énormes, que retiennent des hommes armés de longues épées, essayent de débusquer des lièvres affolés. Retenus par de courtes laisses, les molosses reprennent sans aboyer le défilé nocturne.

La poussière était retombée depuis longtemps quand le soleil montra ses premiers rayons de printemps. Mes bourgeons, humides de rosée, gouttaient sur la mousse et sur mon feuillage décomposé de la saison passée, qui sentait encore bon les doux parfums de l'automne. L'hiver avait été agréable et mes sèves couraient de mes racines jusqu'aux plus hauts nouveaux rameaux. Les premières fleurs sauvages offraient leurs robes de velours et les premières abeilles commençaient à butiner.

Les pies et les corbeaux préparaient déjà les nids pour leur prochaine portée. Les passereaux donnaient les premières becquées à leurs oisillons. Les hirondelles volaient de plus en plus haut à la recherche d'insectes et revenaient dans une noria sans fin, le bec rempli de nourriture.

Au loin, un cerf réait. Les sangliers dormaient ou se roulaient dans leur bauge après avoir foui toute la nuit. Les premiers papillons planaient de fleur en fleur. La vie reprenait son cours autour de moi. Au loin, de légères fumées montaient du cœur de la forêt vers un ciel bleu, annonçant une belle journée. La lointaine montagne découvrait ses cimes enneigées, même sa brume avait disparu.

Des bûcherons, hache sur l'épaule, s'avançaient en chantant sur le chemin. Malgré les efforts des cavaliers, l'un des forestiers s'arrêta et observa le chemin où des traces du passage des chariots étaient encore visibles.

— Un convoi est passé par là cet hiver. Les traces n'y étaient pas l'automne dernier, dit-il en se levant et montrant d'un doigt ce qu'il avançait. L'herbe n'a pas eu le temps de repousser et des branches écrasées traversant les sillons sont

enfouies dans la boue. Continuez vers notre clairière, je vais prévenir nos Sages au village.

Faisant demi-tour, le vieil homme, ayant déposé son outil au pied de mon tronc, courut à petits pas jusqu'à la cité Aux Murs Blancs. Peu de temps après, un groupe d'hommes plus âgés, le torse nu, observait. Celui qui paraissait être le responsable, de ses yeux bleus, scruta le ruban de terre qui s'enfonçait dans la forêt. Méditant et se frottant la mâchoire, il se retourna vers les autres en leur disant :

— Je pense que nous devrions envoyer un éclaireur pour en savoir plus.

Depuis des siècles, j'entendais parler les voyageurs passant au pied de mon tronc, mais la voix de ce vieil homme paraissait enrouée, comme si des larmes restaient bloquées au fond de sa gorge. Des histoires et des confidences, j'en avais entendu souvent tout au long des siècles. Des marques de bonheur gravées dans mon écorce ou des pleurs sur mes racines, j'en ai encore des cicatrices, mais entendre ce soupir si triste comme un long chagrin, je ne l'avais encore jamais entendu.

Des jours passèrent. Des bruits sourds venaient du cœur de la forêt. Parfois, des cavaliers noirs, une main devant leurs yeux, épiaient le village de l'autre côté du pont. Au loin, la montagne grondait comme je l'avais toujours entendu faire. Depuis le passage du vieil homme, d'autres étaient passés. Ils s'arrêtaient, dormaient ou mangeaient, parfois même venaient s'aimer sous mon feuillage d'été.

Bien des mois après le passage des convois nocturnes et du passage du vieil homme, un jeune homme s'assit, le dos appuyé sur mon écorce. Il était épuisé et plus sale qu'un chemin boueux d'hiver, puant aussi fort qu'un sanglier solitaire. Les yeux fermés, il était là et, comme à un vieil ami, se mit à me conter ses cauchemars. Il voyait à sa suite une cohorte d'ombres marchant nue dans la montagne, puis envahir sa cité Aux Murs Blancs. Il voyait du sang et des larmes sur leurs visages sans véritable forme. Des hommes et des chevaux le poursuivaient. Dans ses visions, il apercevait des corps flottant sur la rivière devenue rouge de sang,

certain s’y baignaient, d’autres s’y abreuyaient. Sortant de son cauchemar, son corps se détendit et il retrouva un sommeil normal.

Le lendemain, le jeune homme se réveilla au creux de mes racines. Tout surpris de se voir là, il se leva et regarda autour de lui. Ses mauvais souvenirs avaient, semble-t-il, disparu pendant la nuit. Il puisa dans son sac et en sortit des fruits et du pain aussi dur que des pierres. L’eau d’une gourde de peau lui rafraîchit la bouche. Il regarda à nouveau mon feuillage que berçait le vent du matin et se rassit à mes pieds. Cette fois, c’est tout éveillé qu’il me raconta ce qu’il venait de vivre.

— Un jour, nous nous sommes réveillés, commença-t-il

Nous avons vécu avec mes amis tant d’aventures, partagé tant de joies et de peines que depuis hier, je crois, ou peut-être avant-hier, je ne sais plus, nous avons réussi à faire de notre futur une éternité de paix et de bonheur. Depuis si longtemps, des peuples étaient restés aveugles et sourds à la beauté et à l’amour. Aujourd’hui, l’harmonie et la sérénité étaient de retour parmi les hommes. Notre combat fut pénible. Tout commença ainsi.

J’étais encore jeune à l’époque, quand les Sages de notre cité m’ont désigné comme messenger. J’allais de village en village porter des plis pour les sages des autres cités. Mes voyages pouvaient être longs, mais une seule journée m’était parfois suffisante pour l’aller et le retour si un chariot de commerçants me prenait sur ma route. Je revenais avec des nouvelles de nos voisins et les partageais avec mes amis. Quand il n’y avait pas de pli à porter, j’aimais me promener le long de notre rivière ou marcher dans la forêt, n’allant pas beaucoup plus loin que les chantiers de nos bûcherons. Une fois pourtant, je suis allé jusqu’à une nouvelle cité qui était apparue comme par magie. Les Sages avaient, grâce à nos éclaireurs, pris contact avec une femme qui régnait dans cette forteresse aux murs gris. Un accord de paix avait été conclu entre nous. Chaque année, nous devions le valider de chaque côté. Pour me rendre à cette forteresse, j’attendais le printemps. Les chemins étaient plus secs et les pluies plus rares.